vite dans la fantasmagorie des métamorphoses. Hors de la Genèse tout est légende, tout est songe, y compris la poétique Métamorphose darwinienne qui nous fait descendre d'une méduse « abandonnée dans une baie du « monde primitif ». L'admirable philosophie du Phédon s'accompagne de risibles divagations cosmologiques. Et pourquoi Moïse eût-il seul évité la fable quasi-universelle de l'œuf cosmogonique, cet œuf moitié d'or moitié d'argent, dont une moitié forme le ciel, l'autre la terre ?

La cosmogonie de Moïse est une révélation divine, conclut le géologue américain Dana, « car aucune intel- « ligence humaine n'a été témoin de ces événements et « n'aurait pu inventer leur succession ». Il est certain que si Moïse a pu se documenter sur le déluge, Dieu seul, puisque la géologie n'existait pas, pouvait lui révéler le mystère de la création préadamique.

Grâce à la géologie et à l'orientalisme, nous avons plus de motifs extérieurs de croire que Leibnitz ou Bossuet.

La vérité morale dans la Genèse.

Il me tardait de fuir ce terrain des sciences naturelles, où l'homme semble mesurer avec son mètre la puissance créatrice, et dire à Dieu : « Tu n'iras pas plus loin. » Il me tardait de revenir à l'âme de la Bible.

Les trois premiers chapitres de la Genèse résument toute métaphysique, toute morale. Leur conclusion, c'est qu'il n'existe pas de Droits de l'homme ; il existe ses devoirs et les *dons conditionnels* de Dieu.

Ce sublime début nous enseigne la véritable nature de la Cause première, la providence, la transcendance des lois psychologiques de l'option, puis de l'effort, l'origine de la pudeur, la supériorité des affections électives, la culpabilité suprême de l'orgueil, le fait de la tentation et de la grâce, l'existence de catégories d'êtres intellectuel-

lement intermédiaires entre Dieu et l'homme. La substance même du récit témoigne que « ce monde est un « système de choses invisibles manifestées visiblement » selon le mot de Maistre. Récit qui nous paraît d'abord invraisemblable, parce qu'il n'est pas semblable à notre vrai. Mais l'existence du mancenillier dont l'ombre tue est aussi invraisemblable pour un paysan français que peut le paraître celle du primitif Arbre de vie, qu'une grossière légende a dénaturé en pommier, arbre inconnu dans le Pentateuque. Notre faune actuelle diffère moins peut-être des reptiles ailés de l'âge tertiaire, que nos conditions vitales ne diffèrent de celles de l'Eden.

La vérité physique éclate dans la Genèse. La vérité morale y féconde chaque mot. Le scepticisme dès lors cherche un refuge dans la pénétration réciproque de la matière et de l'esprit. Comment un arbre de science ? Un reptile séducteur ?

Doit-on voir dans le serpent une allégorie du démon ? Le contexte prouve une réalité. Le monde physique, mais surtout l'animalité, reflète le monde moral et *accidentellement* l'incarne : voilà sa grande raison d'existence. Maistre, après toute l'antiquité, reconnaît à l'oiseau une sorte de caractère divin ; la colombe est excellemment la messagère céleste. On constate au contraire dans l'Écriture une affinité entre certaines bêtes et le démon. Parmi les religions dérivées, les pires furent les cultes ophiques : les atrocités du Dahomey procédaient de ce culte au serpent. On le trouve très souvent connexe au baalisme : le serpent de Salammbô est un trait de vérité *désenlaidie ;* autour du Mithra d'Arles, les signes du zodiaque alternant avec les anneaux d'un pithon attestent cette union du baalisme et du culte ophique. Or, le tentateur de la Genèse offre les caractères du démon et ceux du reptile. L'anathème divin reste inexplicable si l'on suppose une allégorie. Comme il n'y a pas de temps pour le Créateur,

il se peut que l'allure du serpent, l'horreur qu'il inspire, son symbolisme démoniaque soient bien un *résultat,* antécédent ou conséquent, de la malédiction. Le surnaturel fut le naturel de l'Éden.

Prenez garde de sourire de ces *fables,* comme d'autres ont souri de la lumière antérieure au soleil, jusqu'aux découvertes de Fresnel et d'Arago; ou du monogénisme, jusqu'à ces mots de Buffon : « Puisque tous les hommes « peuvent communiquer et produire ensemble, tous « viennent de la même souche; » ou de la récence de l'homme, jusqu'au jour où le zodiaque de Dendérah, qui devait remonter à vingt-cinq mille ans, se trouva dater de la dixième année d'Antonin; ou de la confusion de Babel, jusqu'à cette constatation de l'Académie de Pétersbourg : « Tous les idiomes peuvent être considérés comme les « dialectes d'une langue aujourd'hui disparue ; » ou de la Création elle-même, jusqu'à cet aveu de Broussais : « Je « reste avec le sentiment d'une Intelligence coordina- « trice, que *je n'ose* appeler créatrice, *quoi qu'elle doive* « *l'être.* »

Pour certifier le primitif bonheur de l'homme, il est superflu de remettre en scène Hésiode et Ovide, les Mexicains et les Chinois avec leurs jardins de délices ou leur âge d'or. Qui veut réfléchir comprendra que l'histoire d'Adam peut seule expliquer la condition humaine actuelle, inexplicablement bonne avec un Dieu tyran; inexplicablement mauvaise avec un Dieu bienfaisant, s'il n'eût pas imposé, comme hommage de reconnaissance, quelque épreuve au chef et mandataire de la future humanité. Tout *don* est révocable pour ingratitude. Or, le péché originel n'est pas une *peine positive,* mais, enseigne la théologie, *l'absence* d'une grâce et de dons préternaturels qu'Adam devait nous léguer. « Tu paieras « innocent les fautes de tes pères » déplore Horace. S'il

manquait une évidence au fait du péché originel, on la trouverait dans le constant parallélisme du monde moral avec le monde physique; celui-ci fait peser sur les enfants l'atavisme. Nous comprenons mieux le péché originel si, supprimant les générations interposées, nous considérons qu'Adam, notre propre père, vient de dissiper volontairement notre héritage. Lui, et non Dieu, apparaît le vrai coupable de notre *moindre bonheur.* Mais Dieu concilie transcendantalement l'inconciliable, la responsabilité collective avec notre mérite individuel. Dur mystère, ce péché originel ; pourtant, observe Pascal, mystère moins grand que celui que l'humanité présenterait sans lui. (L'exposé théologique de ce profond dogme serait ici prématuré.)

Inutile de réfuter de nouveau le progressisme, que tout infirme, jusqu'aux religions dérivées toujours plus pures à l'origine, et jusqu'aux crânes « préhistoriques » souvent mieux conformés que les nôtres.

Comme celle de l'Eden, l'histoire de la chute s'est transmise dans le paganisme : Prométhée l'atteste, et Pandore, et les traditions de l'Extrême-Orient, l'image du premier couple et du serpent chez les Assyriens et les Hindous.

Au fond de la boîte de Pandore était restée l'espérance. L'énigmatique anathème porté contre le serpent entr'ouvre pour l'humanité l'espoir d'un pardon. « *Je pose-* « *rai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et* « *sa semence ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras* « *le talon.* » Paroles où l'on pressent cette profonde réalité psychologique : le monde perdu par la femme et sauvé par la femme. Toutes les interprétations sont permises, si l'on excepte celle des critiques qui, à pareille minute de l'histoire humaine, au milieu de l'énoncé des vérités primordiales, réduisent la phrase de Dieu au sens d'une vulgaire observation zoologique. La Genèse est une théo-

logie, l'enseignement naturiste n'y figure qu'accessoirement. C'est moins au reptile qu'au démon que Jéhova parle, bien qu'ici, selon un norme herméneutique, le fait matériel et le fait moral se pénètrent l'un l'autre.

Les targums juifs messianisaient ce texte. Il semble que la tradition orale l'ait complété dans la Synagogue. Tel quel, on n'en saurait rien conclure positivement De nombreux Pères et théologiens y voient une allusion à la Vierge, Mère du Rédempteur. Il est certain qu'il s'agit de la lignée exclusive de la femme dans le sens de postérité féminine. L'étude dogmatique du mystère de l'Incarnation ajoute beaucoup de vraisemblance à cette interprétation. Ce texte serait l'embryon amorphe du messianisme qui se développera progressif dans la si frappante prédiction de Noé, puis dans la promesse à Abraham et la bénédiction de Jacob, et à travers tout l'Ancien Testament, jusqu'aux éclairs de vision de David et des prophètes, jusqu'à l'évangile anticipé d'Isaïe.

Ce qui ressort nettement de l'anathème au serpent, c'est l'annonce du perpétuel conflit entre la volonté humaine et la suggestion démoniaque. Mais l'homme a la grâce « pour bouclier » dira David. Dieu ne se désintéresse pas de l'humanité collectivement coupable. Nous le verrons rejeter le sacrifice avare de Caïn, mais agréer le bon vouloir d'Abel, venger le sang de celui-ci, tout en préservant la vie du meurtrier.

Dieu apparaît donc Providence après s'être manifesté Créateur. Sa complète nature s'esquisse aux premières pages de la Genèse.

Comment l'objection élohiste a-t-elle pu naître, quand on voit si intentionnellement Dieu nommé Seigneur, Jéhova-Élohim, dès qu'il est en présence de l'homme, et redevenir Élohim dans la bouche du serpent ?

Comment nier la possibilité d'une allusion trinitaire, devant le singulier des verbes et du nom Jéhova qui accompagnent le pluriel Élohim ? Il faut traduire : « Le Sei-« gneur-Dieux dit : Voilà Adam devenu comme l'un de « nous ! »

Transcendante ironie, et l'un des prétextes au reproche d'anthropomorphisme fait à la Genèse. D'abord, que savons-nous de la nature intime de Dieu ? A l'opposé de l'anthropomorphisme, on risque l'excès de l'abstraction. Certains théologiens ne répondent-ils pas trop vite que Moïse écrivait pour des esprits grossiers, auxquels il fallait humaniser l'essence divine ? Puisque l'homme moral fut créé à la similitude de Dieu, avons-nous le droit de lui dénier nos sentiments épurés, nos facultés infiniment intensifiées ? L'animal ne rit pas. Où l'homme a-t-il puisé l'ironie ? Le rationalisme nous a momifié le Dieu-Vivant.

La philosophie antique ne l'avait point retrouvé. Platon flagelle d'importance les pauvres esprits qui attribuent l'univers aux causes secondes, mais il s'arrête à la Cause première organisatrice, non créatrice. Il entrevoit le Dieu ordonnateur dont parle le psaume, « celui qui dénombre « l'armée des étoiles, à chacune donne un nom ». Mais l'ambiance polythéiste avait trop avili le concept de Zeus, pour que le socratisme osât rapprocher nettement Dieu de ses créatures. Transcendant à la raison humaine est le Jéhova biblique, créateur et père omnipotent, d'une sublimité inaltérable, miséricordieux et justicier, libre des successions d'espace et de durée, Triple de relations personnelles, Un d'essence. Lui-même s'est révélé à Moïse : « Jéhova ! Jéhova ! Dieu très bon, lent à la colère, et abon-« dant en miséricordes ; récompensant la postérité du « juste jusqu'à la *millième* génération, pardonnant la pré-« varication et le péché. » Pourtant l'audace du coupable endurci ne peut impunément se moquer de Dieu. « Il ne

« laisse rien d'inexpié. Il visite l'iniquité des pères sur la « *troisième* et quatrième génération. »

Mais la constitution intime de l'essence divine nous reste cachée. Et nous ignorons totalement le rapport de l'infini avec le fini, la façon dont l'esprit peut pénétrer la matière, et quel usage direct de cette matière Dieu se réserve. Cependant on ne doit pas réaliser les métaphores du chapitre troisième de la Genèse ; acceptées littéralement, elles prêteraient au reproche d'anthropomorphisme. Cet anthropomorphisme n'existe que dans l'expression. L'indigence métaphysique de l'hébreu, la profondeur théologique des idées à traduire ont exigé ces images (Dieu se promenant dans l'Éden) qui offusquent notre raison affinée par la richesse d'expressions philosophiques due aux dogmes de l'Évangile et au vocabulaire alexandrin. Il faut bien nous convaincre, afin de comprendre ces métaphores, que l'écrivain de la Genèse se trouvait dans la situation de nos peintres religieux aujourd'hui encore obligés de représenter le Créateur sous l'aspect d'un vieillard. Mais les lecteurs, du moins les interprètes de la Genèse ne se trompaient pas plus sur ses expressions qu'un catholique contemporain sur la figuration picturale du Père Éternel. Moïse n'a pas plus corporalisé Jéhova, que le psalmiste n'a corporalisé les fleuves et les montagnes qu'il montre « ap« plaudissant de la main, et bondissant pour la gloire du « Créateur ». Bossuet, que l'on n'accusera pas d'anthropomorphisme, parle du « bras de Dieu », sans avoir l'excuse de la pauvreté métaphysique de l'idiome qui reçut la miraculeuse mission de révéler le premier les plus hauts dogmes spiritualistes. D'ailleurs, le premier verset de la Genèse nous montre *Dieu antérieur à la matière*. Le patriarche iduméen ne s'y trompa pas plus que le législateur d'Israël ; dans la prime révolte de sa douleur, Job ironiquement reproche à Dieu : « Avez-vous donc des yeux « de chair et voyez-vous à la manière de l'homme ! vos

« jours sont-ils comme les jours de l'homme, pour recher« cher mon iniquité, vous informer de mon péché ! » (1).

Avant l'introduction du mal par la rébellion de l'archange et l'ingrate lâcheté de l'homme, la Création fut une œuvre neutre (l'animalité) ou de bonté (l'ange et l'homme).

Dieu, créant Adam, l'avait fait participant de l'Intelligence. Créant Ève, dernier terme de son œuvre, il le fit participant de l'Amour. Nul don plus magnifique, mais dont l'homme ne mésusera davantage, inventant, selon la grossièreté masculine des races, la polygamie et l'esclavage, le mariage d'intérêts et le divorce. Pourtant, quel code de l'amour dans ce récit de la femme formée de la chair de l'homme ! Il s'est trouvé des rationalistes pour ergoter sur ce verset de la Genèse ! La Miséricorde est au-dessus de la Justice, puisque, chassant le coupable de l'Eden, Dieu ne le sépara pas d'Ève.

« *Et Adam dit : Ceci est l'os de mes os, la chair de ma* « *chair. — C'est pourquoi l'homme quittera son père et* « *sa mère ; et il adhérera à son épouse ; et ils seront deux* « *dans une chair.* » L'Evangile spiritualisera cette affection élective, pour constituer, mieux que par la seule possession, la dyade indissoluble.

La femme est moralement le levier de l'homme. Ange ou démon, par elle l'enfer ou le ciel. Dans les sociétés qui l'asservissent tout croupit. Oui, à méditer le contexte de la Genèse, on se convainc que l'anathème contre le serpent s'achève bien sur l'idée de la mère du Christ, fille de la femme cause du péché.

Dans l'ivresse de l'Éden, l'homme ne reçut qu'un précepte : choisir Dieu ; *opter* entre une obéissance assez facile

(1) Cependant, la Synagogue puis certains théologiens admettant que l'action créatrice s'exerça par le Verbe, Moïse, plus exact que nos débiles commentaires, a pu enregistrer le souvenir d'une première et immédiate Incarnation reliant à la créature non déchue son Auteur. Notre raison chicanera-t-elle à celui-ci un peu de la substance visible, mystérieuse pourtant, qu'il nous prodigue ?

et la révolte ; *entre l'arbre de vie et l'arbre de science*, entre l'amour et l'orgueil. Rébellion criminelle, s'il s'insurge, mais illusoire. Nul n'enfreint efficacement la loi d'obéissance ; le premier soin des révolutionnaires est de se choisir un chef. Adam obéit à Ève, Ève au démon.

Quelle synthèse psychologique, ce drame de la première séduction ! Satan restera toujours le même, celui avec qui l'on ne doit pas raisonner. Son premier mot contient toutes les incroyances : *Pourquoi ?* « Pourquoi « cette défense d'Elohim ? » A la soumission envers Dieu que témoigne la femme, à sa crainte du châtiment, le séducteur ricane : — Vous mourrez ? Allons donc ! Elohim redoute que vos yeux ne s'ouvrent et que vous ne deveniez semblables à lui, connaissant le bien et le mal. — Mais ce qui séduit Ève, c'est de remarquer la beauté du fruit. Elle pèche par sensualité, Adam par complaisance ; s'ils eussent, comme l'homme actuel, directement péché par orgueil, par l'unique désir de s'ériger en dieux, Jéhova leur eût-il rouvert l'espoir ? Coupables par la chair, ils ne sont punis que dans la chair. « *Et leurs yeux furent ouverts ;* « *et ils connurent qu'ils étaient nus.* » Après l'origine de la pudeur, Moïse nous transmet celle de la loi de l'effort, complément terrible de la loi enfreinte de l'option : « *Femme, tu enfanteras tes fils dans la douleur, et* « *l'homme te dominera... Homme, la terre est maudite* « *en ton œuvre, et tu ne te nourriras qu'en la cultivant ;* « *à la sueur de ton visage tu vivras de pain.* »

Le premier-né de l'homme fut Caïn. Pas de compromis entre le bien et le mal en ces premiers âges où rien n'eût annoncé le bourgeoisisme. Les énormes oscillations du pendule moral qui séparent Abel de Caïn, Noé des Géants, purent produire une immédiate différenciation des races. Puis vint le déluge, parce que « toute chair

« avait corrompu ses voies ». Phrase aux sonorités d'abîme, et d'application universelle, jusque dans l'esthétique où la confusion des genres caractérise les décadences.

La matière est symbole. Il fallut l'eau du déluge pour laver le monde.

Les géants de la Bible ont existé : physiquement, car toutes les traditions les proclament, et il s'en découvre encore à notre époque étriquée ; moralement, car les crimes durent être en proportion du fléau.

Sans Dieu, c'est un hideux monstre que l'homme ; il règne du sud au nord par la férocité de la luxure ou la férocité de l'orgueil. Quiconque sans surnaturaliser sa mission a voulu s'occuper des hommes, les a vomis. C'est le cri de Danton : « Je suis saoul des hommes ! » Stendhal s'attristait des dessous d'âmes révélés dans la retraite de Moscou. Sur certains marchés de l'Afrique équatoriale, on *détaille* debout un être humain qu'on *abat* ensuite. Nos petits paysans torturent les bêtes. Sans la grâce divine et sans l'influence d'Ève, l'homme *devient* le féroce gorille dont le font *descendre* les darwinistes. Or, les peuples d'avant le déluge, débordants de sèves neuves, avaient asservi la femme et nié Dieu. Peut-être ont-ils commis des forfaits que nous ne soupçonnons plus..

L'on ne saurait s'apitoyer sur la destruction de ces êtres violents, dieux de la terre, « dont toutes les pensées « n'étaient que mal ». La sibylle bérosienne décrit les descendants *postdiluviens* de *Sîm*, Titan et *Yopettosthe :* « Ils étaient terribles et brillants, ces premiers dieux. » Ici encore, les légendes helléniques semblent amalgamer le souvenir des géants prédiluviens avec celui de la tour de Babel et celui de la primitive révolte luciférienne.

De la création des anges et de leur révolte, la Genèse ne dit rien. Elle ne mentionne les esprits célestes et les démons que dans leurs rapports avec l'humanité.

Leur existence, que l'universelle gradation rend si évidente, constituait l'un des dogmes de la Révélation primitive. Dans la médiation des bons anges, il faut avec Bossuet reconnaître « le fondement qui a pu donner occasion « aux païens de distribuer leurs divinités dans les élé- « ments pour y présider ; car toute erreur est fondée sur « quelque vérité dont on abuse ». La vraie nature des anges resta néanmoins connue de Platon, de Thalès, de Pythagore pour qui le monde est peuplé de substances intellectuelles. Empédocle mentionne leur chute ; Plutarque, leur hostilité contre l'homme. Pas un peuple, même fétichiste, qui ne reconnaisse des génies, malfaisants ou bons. Le paganisme a connu jusqu'à l'ange gardien, témoin le démon de Socrate et ces vers d'Hésiode : « Alors furent créés par Dieu ces esprits, bons, *gardiens* « *des hommes mortels*, scrutateurs du juste et des œuvres « de mal, aériens et errants par le monde. »

Selon un principe théologique, nous régnons sur la création matérielle, et nous sommes gouvernés par les esprits supérieurs. Leur intelligence étant non discursive mais intuitive, et leur nature exempte de concupiscence, il est présumable que la loi de l'option s'exerça pour eux par quelque tentation d'orgueil instantanée. Que Lucifer ait prétendu s'égaler à Dieu, c'est ce qui paraît moins incroyable depuis la divinisation finale de l'humanité par Hégel et Renan. Les anges rebelles furent précipités dans le désespoir sans la possibilité de repentir offerte à la faiblesse de l'homme tenté ; la récompense des anges soumis fut la cessation immédiate de toute peccabilité, la stabilité dans le bonheur.

La Bible est remplie du rôle des anges, mauvais comme celui qui s'insinua dans le serpent, ou tutélaires comme

le sauveur de Lot et le compagnon de Tobie. — Mais de purs esprits peuvent-ils donc se corporaliser ? — A cela il faut répondre avec la Genèse : « Quelque chose est-il « donc difficile à Dieu ? » Notre époque, qui scientifiquement constate les matérialisations médiumniques, niera-t-elle a priori la possibilité des angélophanies de la Bible ? Rien ne fait supposer qu'ici les écrivains sacrés aient subjectivé pour les israélites des phénomènes de pure assistance intellectuelle.

La législation mosaïque.

Outre la vérité philosophique et la vérité scientifique, la vérité sociologique pour l'Antiquité gît dans Moïse. Sur la base du monothéisme patriarcal il a improvisé une constitution religieuse et civile qui a vu naître et tomber en poussière les codes de Dracon et de Lycurgue, la Loi des XII Tables et le droit prétorien. Or les prescriptions mosaïques furent coulées d'un bloc, alors que toute autre législation improvisée produit des monstres ou reçoit d'ironiques démentis : la constitution de 1793 abolissait la peine de mort !

Le pacte de Jéhova avec Israël s'empreint du libre caractère de l'option : « Si tu gardes mon alliance, tu seras « ma propriété élue parmi tous les peuples, car toute la « terre est mienne. Tu seras pour moi un sacerdoce, une « nation sacrée. » A l'option divine doit répondre l'option humaine ; Moïse plus tard dira aux Hébreux : « J'ai mis « devant vous la vie et la mort, les bénédictions et les « malédictions. *Choisissez !* »

Dans la première vision, sur l'Horeb, Dieu se révèle l'Être Éternel : « *Je suis Celui qui suis.* » C'est à l'*envoyé* de Jéhova que le texte hébreu prête ces paroles ; la plupart des Pères y reconnaissent le Verbe.

Un demi-siècle après, Israël, assemblé dans les gorges